

**LES MOTS POUR LE DIRE**  
Échange avec Élisabeth Drault  
Élisabeth Drault et Catherine Loury

**S.F.G. | Gestalt**

**2010/2 - n° 39**  
**pages 73 à 85**

**ISSN 1154-5232**

Article disponible en ligne à l'adresse:

-----  
<http://www.cairn.info/revue-gestalt-2010-2-page-73.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Drault Élisabeth et Loury Catherine , « Les mots pour le dire » Échange avec Élisabeth Drault,  
*Gestalt*, 2010/2 n° 39, p. 73-85.  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour S.F.G..

© S.F.G.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# Les mots pour le dire

## Échange avec Élisabeth Drault

*Élisabeth DRAULT*

*Psychologue, psychothérapeute (couples), superviseur, formatrice à Champ G. Membre titulaire de la SFG, membre d'ARTEX (Atelier de Recherche sur les Thérapies Existentielles).*

[e.drault@numericable.fr](mailto:e.drault@numericable.fr)

Cet entretien entre Catherine Loury et Élisabeth Drault a été raccourci et mis en forme pour entrer dans le format d'un article de la revue. Merci à Élisabeth et Catherine d'avoir accepté cet ajustement du texte initial.

**Catherine Loury :** Le contenu de ce que tu as à dire, nous le trouvons dans le document « Les mots pour le dire » que tu as écrit pour ton stage éponyme à Champ G. Mais ce qui importe pour moi, c'est surtout comment tu dis les choses, les mots que tu emploies, les attitudes corporelles, la congruence entre le contenu et ta manière de dire les choses, à la fois les mots que tu emploies mais aussi, puisque tu mets de plus en plus l'accent sur le non verbal, comment tu utilises ton propre non verbal.

**Élisabeth Drault :** Si j'entends bien, tu as remarqué la congruence entre le langage verbal et non-verbal, et ce qui t'intéresse plus particulièrement c'est de transcrire ça ?

**C. L. :** Oui, transcrire cette totalité. Alors je vais partir du titre que tu as choisi pour ton stage, « Les mots pour le dire »... ou les mots qu'il ne faut pas dire !...

**E. D. :** Le titre, c'est celui d'un livre<sup>(1)</sup> dont je ne me souviens

*1- Note de l'éditeur : Livre de Marie CARDINAL publié en 1976.*

plus exactement mais je me rappelle que je l'avais bien aimé. Et puis c'est surtout le constat, par exemple en supervision, qu'il y a beaucoup de rétroflexion des supervisés par rapport à des choses qu'ils n'osent pas dire, parce qu'ils ne savent pas comment les dire. C'est vraiment ce qui m'a amenée à animer cet atelier et ensuite le stage lui-même. Il s'agit de procurer aux thérapeutes l'occasion d'un apprentissage : comment on peut nommer les choses de façon assimilable par le client. C'est là-dessus qu'on travaille, pouvoir micrograder, mais aussi macrograder parce que quelquefois il faut pouvoir dire d'une façon assez confrontante. Ça m'intéresse beaucoup, finalement, de procurer cette expérimentation, sur ce qui n'est pas facile à dire.

**C. L. :** Pourrait-il y avoir un lien entre ta propre expérience de vie et cette attention particulière, à savoir aider les gens qui n'arrivent pas à dire les choses ?

**E. D. :** En réalité je ne sais pas trop. J'ai eu une mère qui parlait facilement, je ne dirais pas « trop », mais qui avait un langage fluide, et l'affect était très présent dans son langage, et un père que je pourrais dire taiseux : taiseux en paroles mais aussi au niveau du non-verbal, très introverti, très inhibé, une mère extravertie et un père très intraverti.

**C. L. :** Parmi les thérapeutes que tu rencontres, il y a ceux qui parlent beaucoup et auxquels on aurait envie de dire éventuellement d'apprendre à rétrofléchir, et puis il y a ceux qui sont comme des carpes, qu'on aurait envie d'aider, et je cite Marie Cardinal : « *les mots qu'il faut pour dire la souffrance, la détresse, le mal être, la lente construction de l'être* » et j'ajouterais « de l'être thérapeute ».

**E. D. :** Je sors de deux jours de thérapie didactique où, à la fin, je demande aux personnes « *qu'est-ce que vous retiendriez de ces deux jours ?* », et il y en a beaucoup qui me disent « *ralentir le rythme* ». C'est assez curieux parce que dans ma vie courante je me sens plutôt dans un rythme rapide, alors qu'en entretien je vois bien comment, automatiquement, je ralentis. Dès que j'ai

envie d'entrer en contact, de mettre un petit plus d'intimité, tout naturellement mon rythme ralentit et ma voix baisse un petit peu.

**C. L. :** Ce serait propice à la création d'une certaine forme d'intimité ? Qu'est-ce que tu mets derrière le mot intimité ?

**E. D. :** Derrière le mot intimité il y a rapprochement, cœur à cœur, presque un corps à corps. Il y a une ouverture, une vulnérabilité avec de l'authenticité, c'est me dévoiler et puis m'ouvrir au dévoilement de l'autre, et puis il y a cette sorte de, c'est drôle le mot qui me vient, de découverte naïve de l'autre. Une espèce d'émerveillement quand je m'ouvre à l'autre, quand l'autre s'ouvre à moi ; l'émerveillement, c'est peut-être un mot un peu trop fort pour être juste dans tous les cas, mais globalement je vis cela comme beau, comme un cadeau que nous nous faisons, quand nous rentrons en intimité. Je crois que c'est pour ça que je ne suis pas trop fatiguée alors que je suis vraiment très active : l'intimité est quelque chose de très nourrissant.

**C. L. :** C'est comme si, quand on rentre dans ces zones-là, il y a quelque chose qui s'élague ; la représentation extérieure, sociale, socio-culturelle, familiale ou autre se dissout dans la rencontre d'être à être.

**E. D. :** Oui, quand tu fais ce geste-là (écarter avec les mains), il y a en effet deux choses. Il y a le dépouillement, on élague, on lâche. Et en même temps, ce geste-là va forcément vers l'ouverture de l'être. Si je repousse tout ce qui est vêtement, je vais arriver en effet au cœur et la place va être prise par ça, l'ouverture va permettre cela.

**C. L. :** Et quand on est à cet endroit-là, les mots auraient peut-être – c'est une supposition que je fais – encore plus d'importance pour toi ?

**E. D. :** Je ne pense pas. Dans mon expérience, je trouve que la façon d'être à ce moment, la façon de contacter l'autre est plus importante que le mot : par le mot, je vais me tromper assez facilement. C'est arrivé dans les deux jours que les mots soient

à côté de la plaque, par exemple. Ce n'est pas dramatique : si je continue ce cœur à cœur avec l'être, je vais bien m'en rendre compte et on ne va pas se quitter pour autant, je vais pouvoir me réajuster. C'est ça le plus important.

**C. L. :** Comment arrives-tu à faire passer cela en formation, la qualité de cela et l'importance que cela a pour toi ?

**E. D. :** Je prends l'exemple de la thérapie didactique, c'est tout récent : déjà les stagiaires me voient comme je suis, avec mes limites et mes ressources. D'autre part je vais leur proposer par exemple d'écrire une intervention qui favoriserait l'intimité à tel moment de l'entretien. C'est ça qui est passionnant, parce que tu as huit personnes, et huit interventions différentes. Après, chacun s'adresse à moi comme si j'étais le client et là, je vais voir non seulement les mots employés mais comment ils sont habités, colorés par le non-verbal qui me donne plus ou moins accès à son être. Par exemple je vais me servir d'une image qu'il a proposée et qui n'est pas très investie d'affect, et puis je vais le faire descendre, lui, dans ce que lui fait cette image-là. Je vais l'entraîner à descendre dans son propre affect jusqu'à ce qu'il découvre les différentes étapes de son affect. Je trouve ça difficile à expliquer.

**C. L. :** Ce que je vois, c'est qu'effectivement avec tes mains, quand tu expliques ça, tu décris des strates qui vont du haut vers le bas : tes gestes et les mots que tu emploies, ça va de pair. Tu vas l'amener à descendre jusqu'à ce que ça résonne en lui au niveau de son affect.

**E. D. :** Absolument, et hier c'était très typique. Cette personne-là avait une intuition qui pouvait tout à fait débloquer une impasse avec le client, mais ça ne pouvait se débloquer que si elle allait dans l'affect, et cela demandait à être très ajusté. En descendant dans son affect, elle pouvait se rendre compte de la puissance de ce que la rencontre pouvait occasionner.

**C. L. :** Donc pour toi la construction de l'intimité n'est possible que si on descend pour aller retrouver le client là où il est.

**E. D. :** Oui, et si on accepte soi-même d'être impacté : d'abord de s'ouvrir à cet impact, et ensuite de le gérer. Je n'aime pas beaucoup ce mot-là mais je ne sais pas comment le dire autrement : en tenir compte en faisant le tri que nous demande Perls entre ce qui va être ajusté dans ce long cheminement du client, et puis ce qui pourrait soit l'encombrer, soit ne pas lui suffire. Maintenant, je trouve qu'on pourrait basculer du trop peu de dévoilement au trop de dévoilement. En particulier, avec les notions de la régulation neuro-affective, j'aurais un peu peur que le thérapeute en vienne à penser que du moment qu'il ressent quelque chose, c'est bon à dire.

**C. L. :** Donc tu attires l'attention de tes stagiaires sur cette question-là, puisque le dévoilement du thérapeute passe par les mots : comment dire, que dire ?

**E. D. :** Oui, et que taire. Moi je ne pense pas que tout ce qui se passe en nous est bon à dire. C'est de notre responsabilité de thérapeute de faire le tri. Il n'y a pas de raison d'encombrer le client et il n'y a pas de raison de le priver non plus. En Gestalt on est sur un fil où sans cesse moi-même je me vois basculer d'un côté ou de l'autre. J'ai beaucoup évolué par rapport à mes débuts de thérapeute : j'étais très peu centrée sur moi, et je le suis beaucoup plus maintenant.

**C. L. :** Ça t'est venu comment ?

**E. D. :** Ça m'est venu pour beaucoup avec la notion d'identification projective et introjective : c'est un concept qui a changé ma pratique.

**C. L. :** C'est un concept que tu as découvert avec Gilles Delisle, n'est-ce pas. Auparavant, ta formation, c'était quoi ?

**E. D. :** C'était Serge et Anne Ginger, j'étais dans la première promotion, on expérimentait beaucoup, il y avait peu de théorie, et ces notions on n'en parlait absolument pas.

**C. L. :** Tu n'as pas fait d'études de psycho avant ?

**E. D. :** Si, je suis psychologue.

**C. L. :** Donc sur le plan conceptuel c'est quelque chose que tu connaissais.

**E. D. :** Oui, mais ça faisait partie de mes études de psycho, comment dire, intellectuelles ; être psychothérapeute c'est vraiment différent.

**C. L. :** Tu ne faisais pas le lien entre les deux à l'époque ?

**E. D. :** Non. Moi j'apprends par la pratique, et puis en voyant pratiquer. Avec les concepts eux-mêmes, j'ai du mal. J'ai aimé la théorie vraiment (et grâce à Noël Salathé), à partir du moment où j'ai compris la relation avec la pratique : ça m'a ouverte au point que maintenant je peux animer des journées théoriques. Mais ce qui me passionne c'est l'articulation avec l'expérience : je suis quelqu'un d'assez corporel, et quand je te parle d'être plus centrée sur moi, cela inclut ce qui se passe dans mon corps.

**C. L. :** Tout à l'heure tu parlais des affects, c'est un certain registre, et je me suis dit : mais qu'en est-il des sensations corporelles ? Dans les antennes, les outils que tu utilises, y a-t-il toujours eu le corps ou c'est davantage maintenant ?

**E. D. :** Il y a toujours eu le corps mais je pense que je ne savais pas l'utiliser dans l'interaction avec mon client. Je me rappelle cette cliente : quand elle parlait, littéralement j'ouvrais ma fenêtre et je me nettoyait. Je me souviens de maux de tête avec certains clients, de sensations de presque m'évanouir, enfin d'être au bord de sensations comme ça. Bon c'étaient des clients avec des pathologies assez lourdes...

**C. L. :** Alors comment utilises-tu cela, dans ce que tu restitues ou ne restitues pas au client ? Nous disions tout à l'heure l'importance de faire le tri. J'entends surtout ta centration sur le client, et moi je me pose la question en t'écoutant : est-ce que Élisabeth dirait la même chose si Élisabeth se centrait sur le champ généré avec le client ?

**E. D. :** Je pense que là je pourrais m'agrandir dans mon être thérapeute, vraiment, en allant plus du côté du champ. Hier, par exemple, il y avait quelqu'un qui disait « *il y a de la peur* » ou quelque chose comme ça : je le reprends et (je reconnais bien mon style) au lieu de laisser ce « *il y a* » et de proposer « *il y a de la peur entre nous* », ce que j'aurais pu faire dans une position de champ, je suis amenée, si je me laisse aller, à penser beaucoup plus en terme de responsabilité du client. Et du coup, au lieu d'utiliser une formulation qui serait plus une formulation de champ, je vais, à mon avis sans doute un peu trop vite, lui proposer plus la piste de reprendre sa responsabilité dans ce « *il y a* ».

**C. L. :** Et toi qu'est-ce que tu ressentais en face, y avait-il de la peur aussi en toi ?

**E. D. :** Pas du tout, C'est arrivé que j'aie peur, devant un client ; ça m'énervait quand ça arrivait. Mais c'est quand même assez rare. J'ai un fond de tranquillité.

**C. L. :** Mais alors comment l'utilises-tu, ce fond de tranquillité, face à quelqu'un qui a peur ?

**E. D. :** Cela m'est renvoyé par une cliente qui plonge souvent dans des eaux, on va dire, archaïques. Je n'ai pas peur, et le client sent que je n'ai pas peur, du coup je pense que ça lui permet, à lui, de déployer cet aspect-là et moi j'ai confiance dans le processus du client. J'ai un *a priori*, ou c'est une croyance qui m'est chevillée au corps, que le client, avec ma présence, va savoir faire quelque chose. Ce qui m'habite actuellement, c'est comment le client se débrouille. Je suis étonnée du peu de choses que j'ai besoin d'offrir, et comment il l'utilise (je dois préciser que je ne travaille plus qu'avec des thérapeutes).

**C. L. :** Ce qui me frappe en t'écoutant, c'est l'économie dans laquelle tu es, économie c'est-à-dire sobriété : d'après ce que je comprends, tu ne restitues pas au client par des mots ton vécu existentiel face à lui. Ce serait plutôt une résonance ou une espèce d'osmose, qui là ne passe pas par les mots.

**E. D. :** Parfois si. Par exemple, le client me dit quelque chose avec ses mots, et moi, dans son non-verbal, j'imagine autre chose. A ce moment-là je vais le lui proposer, et puis ça tombe juste ou pas, mais c'est quand même une nouveauté par rapport à ce qu'il dit et une nouveauté qui est créée certes par le champ mais qui passe par moi. Par exemple, un client, à un moment, nommait sa tristesse, j'étais en accord, c'était aussi ce que j'imaginai. J'étais en concordance à ce moment-là, il n'y avait pas de décalage.

**C. L. :** Et donc du coup avait-il l'impression que tu étais triste ?

**E. D. :** Non, je le trouvais congruent quand il nommait sa tristesse. Un peu plus tard, son non-verbal change, et moi j'imagine que ce n'est plus tout à fait de la tristesse qui est là. Les traits s'affaissaient, le corps se lâchait et du coup une émergence montait chez moi que ce n'était pas tant la tristesse qui était présente, mais de la résignation, c'est le mot qui me venait.

**C. L. :** Tu mets des mots là-dessus ou pas ?

**E. D. :** Je lui dis : «*là, quand je te vois là maintenant, j'ai l'impression que ça a changé, que ce n'est plus tout à fait de la tristesse, et moi me viendrait le mot : résignation*», et après je vois comment ça résonne chez lui, est-ce que c'est juste, pas juste. C'est un peu du dévoilement de moi, là c'est une hypothèse, une interprétation : mais je peux en arriver à dire, par exemple, pour des choses concrètes : «*là vraiment, tu vois, quand tu me parles de comment tu tiens ton rôle de grand-mère, ça me donnerait envie de te confier mes petits-enfants*».

**C. L. :** Depuis un moment je me demandais où on allait aller : ça fait dix, vingt secondes que je commence à voir ton visage s'animer, que tu souris, et il y a tout un non-verbal qui a précédé le contenu de ce que tu avais envie de dire.

**E. D. :** Oui, le non verbal précède.

**C. L. :** J'attendais avec une espèce d'excitation : on est sur la

tristesse, la résignation, puis je vois d'un seul coup Élisabeth qui sourit, son visage qui s'illumine, c'est quoi ce truc, où est-ce qu'on va ? Le temps que tu arrives à formuler ta pensée, ton corps dit déjà d'avance la teneur, la couleur de ce que tu vas dire. Est-ce que ça te correspond ?

**E. D. :** Je ne l'aurais pas noté moi même, mais oui, j'imagine que je peux être comme ça avec le client. Le non-verbal va plus vite et mes mots sont toujours plus posés.

**C. L. :** Le non-verbal pourrait peut-être te trahir quelquefois, comme si on lisait en toi à livre ouvert ?

**E. D. :** Oui la vision que j'ai de moi-même, la fonction personnalité, c'est que je suis assez transparente. Dans la vie c'est sûr, mais même comme thérapeute. Et je fais extrêmement attention, soit en début d'entretien, soit en début de thérapie encore plus, je réfléchis beaucoup, mais ça me demande un effort, ce n'est pas naturel. En début d'entretien ou en début de travail thérapeutique, le client doit pouvoir se déposer le plus possible, me modeler, arrimer la relation comme il en a l'habitude, et du coup, là, pour qu'il puisse faire ça, je ne dois pas être transparente, je dois apparaître très peu, je dois avoir une posture quasiment psychanalytique pour avoir accès à ses Gestalts inachevées. Quand je suis dans le cœur de la thérapie, je me laisse beaucoup plus aller. Le client a vraiment besoin de ma spontanéité et il a besoin de ma rétroflexion, et dans des temps différents.

**C. L. :** En t'écoutant j'imagine une petite fille qui d'un seul coup se mord les lèvres parce qu'elle a dit un truc qu'elle ne devait pas dire, une espèce de spontanéité, pas d'écart entre ce qui se passe et ce qui se dit. Comme si tu voulais transmettre aux gens l'importance de ce temps de rétroflexion.

**E. D. :** En tant que petite fille, je sais que « une erreur c'est pas grave ». J'en fais, des erreurs, quand je suis en thérapie didactique : les gens qui sont là le voient, je le constate, je dis « voyons comment on pourrait améliorer ça ». Je reste très attentive au

client dès que je lui donne quelque chose de moi. Alors, bien évidemment, je vais voir, s'il y a un décalage, ce qu'il va en faire ; je n'ai pas de mal soit à laisser tomber, soit à réajuster, soit à lui renvoyer que je vois bien que je suis à côté de la plaque : ça me donne une certaine liberté. Si on parle en termes existentiels, la perfection ne me préoccupe pas trop pendant l'entretien, cela va venir après. Mais pendant l'entretien, le fait d'être en contact avec le client, pour moi c'est primordial.

Cette histoire d'erreur, tu vois, elle est vraiment importante pour moi. J'ai été quelqu'un plutôt qui éprouvait facilement de la culpabilité, et ça, ça a bougé : « *tu as le droit de faire des erreurs, tu n'as pas le droit de ne pas en tenir compte* ». J'ai déplacé un petit peu le curseur qui fait que je suis moins centrée sur la performance à remplir par moi. Je vois bien que, si je suis centrée là-dessus, je suis peu disponible au client, mon énergie est moins tournée vers lui ou vers ce qui se passe ou vers la relation entre nous.

Quant à la petite fille, elle a beaucoup entendu qu'il fallait distinguer bêtise et faute : dans mon éducation c'était vraiment extrêmement différent de casser une assiette par maladresse ou de mentir.

**C. L. :** Alors justement si on reprend ça, ce qui est de l'ordre de la maladresse et ce qui est de l'ordre du mensonge, si on remet ça dans la thérapie ?

**E. D. :** J'ai le droit de faire une maladresse, je n'ai pas le droit de mentir.

**C. L. :** En termes de valeurs c'est important.

**E. D. :** Oui, vraiment.

**C. L. :** Donc on peut s'abstenir de dire des choses par exemple, mais on ne peut pas dire quelque chose qu'on ne ressent pas ou qui n'est pas vrai.

**E. D. :** Là, c'est impératif, impérieux. Essayer d'être au plus juste de ce que je ressens en terme d'intensité. C'est vrai que c'est une

valeur. Là où je dois me méfier c'est que, assez naturellement, j'amplifierais peut-être ce qui se passe. De ce côté-là je vais être attentive, même si l'amplification peut être importante pour le client.

**C. L. :** Qu'est-ce qui te fait penser que la façon dont tu pourrais le faire par moments n'est pas juste ?

**E. D. :** Je suis quelqu'un de très extraverti, et là revient le modèle maternel : et peut-être que, parce que c'est vraiment une tendance naturelle, peut-être que je vais ouvrir les bras grands comme ça, alors que si je m'écoutais bien ils ne seraient que comme ça.

**C. L. :** Si tu t'écoutais bien ou si tu écoutais bien celui qui est en face et que tu as envie de prendre dans les bras ?...

**E. D. :** Quand tu dis ça, je résumerais en effet en disant que j'ai un gros appétit et que je ne sais pas bien faire avec ceux qui ont un petit appétit. Avec les mots, je pense que je sais assez bien micrograder. Mais avec le don ou l'aller vers, ça peut ne pas être assez ajusté au client. C'est comme si je lui donnais un gros gâteau alors qu'il vient d'avoir une « gastro ». Mon défaut en tout cas ce serait plutôt ça.

**C. L. :** Ce qui me vient là, c'est que les mots font garde-fou : l'apprentissage des mots justes pour réguler la spontanéité, est-ce que ce serait d'une certaine façon ton parcours, ce que tu essayes de transmettre ? Comme si les mots pouvaient être le contenant, s'ils sont bien utilisés, le filtre plus ou moins poreux pour ne pas envahir l'autre. Est-ce que c'est ça que tu essayes de transmettre ?

**E. D. :** Tu le formules d'une manière originale pour moi, mais je pense que c'est juste. Ma spontanéité peut être régulée par ce souci du mot juste.

**C. L. :** Ça me parle énormément ce que tu dis. Je suis quelqu'un de très impulsif, très spontané, et j'ai eu à apprendre véritablement à réguler cela par les mots ; alors qu'en tant que photographe j'étais au contraire dans cet aller-vers, pour saisir les images et se laisser

saisir par les images. Ce que tu es en train de dire, ça m'impacte, ça me rassure et ça me conforte dans ma manière d'être.

**E. D. :** Comme si là on avait quelque chose de commun, d'un aller-vers qu'il a fallu probablement apprendre à retenir ; quand tu m'as dit « ton non-verbal devance ton verbal », finalement c'était la même chose, un non-verbal qui a tendance à être assez spontané et peu retenu, et puis les mots qui sont au contraire posés, pesés, lents.

**C. L. :** Je vois l'articulation entre les deux : il y a aussi un non-verbal qui n'est pas exubérant. Il y a un non-verbal qui est dans la même discrétion, la même économie, qui ne s'étale pas ; je vois un outil qui sait bien comment articuler ses différentes facettes. Je me dis qu'il doit y avoir beaucoup de boulot.

**E. D. :** C'est quelque chose qui est assez rôdé, je dirais sans doute assez unifié, et je pense que c'est ça qui me donne cette sorte de tranquillité, d'assise, et du coup de confiance, aussi bien en moi qu'en l'autre, qu'en la relation.

**C. L. :** Pourrait-on dire par exemple que toute cette prise de conscience et de travail sur les mots t'a permis à la fois dans un premier temps d'arriver à contenir un certain nombre de choses, autrement dit une enveloppe, et qu'ensuite c'est une ossature qui te permet, avec l'expérience, avec l'âge, d'ouvrir davantage l'utilisation de ce qui n'est pas verbal ? C'est comme si le passage par le verbal avait été nécessaire, et puis maintenant...

**E. D. :** Oui, tout à fait. Je pense que la structure, l'ossature, la colonne vertébrale des mots, comme les deux mots assise et ascèse, me laissent beaucoup de liberté pour ouvrir à mon non-verbal : il y a quelque chose qui va tenir et me laisser de la place.

**C. L. :** On ne risque pas de se perdre dans les sensations et dans les affects.

**E. D. :** Et du coup ils peuvent être là et ils sont beaucoup moins dangereux.

(Nous ne transcrivons pas ici une partie de l'entretien, relatant le parcours d'Élisabeth, qui, à partir de l'EPG avec Serge et Anne Ginger, a intégré la théorie à la pratique avec Noël Salathé puis Gilles Delisle).

**C. L. :** Si je résume pour conclure, c'est une succession de rencontres qui t'ont progressivement véritablement donné ce contenant, cette structure, cette ossature sur laquelle tu peux maintenant déployer, d'une manière plus globale, toute cette utilisation du langage. Est-ce qu'il t'est arrivé de travailler avec des clients étrangers ?

**E. D. :** Non, je ne saurais pas, et je pense que je ne serais pas bonne dans le transculturel ; c'est étonnant, j'aurais peur de ne pas assez savoir rentrer dans le monde du client. Ce serait plutôt une de mes limites.

**C. L. :** Mais dans les mots justes, il y a la musique des mots, tu vois, qui est un autre aspect quand on n'est pas centré sur le contenu. Je suis intéressée par ces questions-là, ayant une habitude du travail avec des personnes de différentes nationalités et dont le français n'est pas la langue maternelle...

**E. D. :** Là je peux te rejoindre : quand je me détache du contenu de ce que me dit le client et que je me laisse aller beaucoup plus au rythme, aux intonations, je m'aventure, de temps en temps, mais je m'aventure...

**C. L. :** Tu chemines donc en permanence dans l'expérimentation et la rencontre...

**E. D. :** Oui, c'est vrai, je me sens presque tout le temps comme tenue en éveil, curieuse de l'existence !

*Propos recueillis par Catherine Loury*

*Formation initiale d'architecture, puis photographe professionnel pendant vingt ans. A présent Gestalt-thérapeute formée à l'EPG et membre titulaire de la SFG, exerce en libéral à Paris depuis quatorze ans.*

catherine.loury@gestalt-idf.com